

Dissertation sur Horace et Boileau

Charles Maurras

1882

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2006 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Dissertation française
Charles Maurras

Étude sur Horace et Boileau sous le rapport :

- 1. des genres et des sujets qu'ils ont traités ;*
- 2. de la différence de leur génie.*

L'originalité est un don bien rare chez les poètes ; cette faculté d'invention et de création ne réside qu'en un petit nombre d'esprits, troupeau d'élite, que la nature répand ça et là de loin en loin comme des feux pour guider les pas chancelants de l'humanité. Mais quoique dépourvu de cette étincelle divine, il n'est pas cependant impossible de se faire une place honorable dans les lettres ou dans les arts. Une imitation judicieuse, un goût pur, un vers élégant peuvent compenser les avantages que seul possède le génie. On voit alors ces hommes remarquables à tant de titres se choisir parmi les étoiles qui brillent dans leur firmament, un guide, un ami pour appuyer leurs pas incertains par leurs propres forces. C'est ainsi du moins qu'agit Boileau, l'un des plus sages écrivains du XVII^e siècle. Ce fut Horace qu'il prit pour soutien dans sa carrière ; c'est sur lui qu'il fixa ses regards et modela ses actions. Toute son ambition fut d'approcher de ce grand maître.

La chose n'était pas facile : approcher Horace, même de loin, c'est une entreprise hardie — j'allais dire téméraire. Quel Protée aux mille formes que ce poète tour à tour badin et sublime, rieur et mélancolique, sceptique et croyant ! Quelle prodigieuse mobilité dans cet esprit qui unit la finesse et la pureté des formes à la profondeur et à l'étendue des idées ! Il sourit au printemps près d'éclorre, et l'acclame de ses joyeux refrains ; il raille l'inquiétude des mortels, et soupire un moment après sur l'inconstance de leur fortune. Il

se joue aujourd'hui sur le mode anacréontique des grands noms du peuple-roi ; vous le verrez demain saisir la lyre de Pindare et faire vibrer de ses plus fins accents la corde patriotique. Il a jeté son bouclier à Philippes, il encense Auguste avec la naïveté et l'étourderie d'un vrai poète ; cela ne l'empêchera pas de pleurer sur Brutus, et, le verre en main, de célébrer la vertu de Caton. La nature s'anime sous son léger pinceau. Il revêt des plus brillantes couleurs les sujets les plus arides et ses vers semblent tourbillonner devant nous comme un chœur de Bacchantes enivrées dans le silence de la nuit. Délire orphique, boutades de moraliste, orgies épicuriennes, rien ne lui est étranger : il transforme en or tous les métaux qu'il touche, et il les touche tous. C'est une manière de La Fontaine, grand enfant simple et crédule le matin, moqueur et libertin le soir, également susceptible d'enthousiasme et de découragement, passant d'une émotion à l'autre sans transition avec une incroyable célérité, vivant et mourant en poète, c'est à dire en rêveur, sur la tombe duquel on pourrait graver les vers de Régnier :

Je vécus sans nul pensement
Me laissant aller doucement
À la bonne loi naturelle.¹

Assurément Horace n'aurait pu supporter le poids d'une épopée — comme le fit son ami Virgile ; la tournure mobile de son esprit l'eût dégoûté d'un travail soutenu. Non pas cependant que le fond lui fasse défaut ; les idées neuves, fécondes, originales naissent en foule chez lui ; il a pour le rire un talent inimitable ; quand il aborde un sujet il en prend la fleur, il l'épuise, mais il en laisse assez toutefois après lui pour qu'on puisse venir glaner avec fruit sur ses terres. Moraliste fin et observateur, il frappe toujours juste : et c'est cette connaissance du cœur humain et de la société qui ont fait vivre ses satires ; les travers qu'il attaque sont des travers humains ; la manière dont il le fait est nationale ; il les peint d'après les mœurs particulières à son siècle. C'est cela surtout qui a inspiré à Boileau le désir de l'imiter.

Habiller à la mode française les piquantes inventions du satirique latin était une bonne fortune pour Boileau ; et chacun le comprendra pourvu qu'on

¹Mathurin Régnier 1573–1613, qui composa ainsi son épitaphe :

J'ai vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
À la bonne loi naturelle :
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moy
Qui ne songeai jamais à elle.

La citation est d'autant plus à sa place que Régnier écrivit des *Satires* inspirées d'Horace ou de Juvénal, et qui inspirèrent Boileau. (N.D.É.)

veuille étudier le caractère de son talent. Ce qui lui fait défaut avant tout, c'est la verve créatrice ; ce qui le distingue entre tous c'est la verve de détail. M. Nisard², qui n'est pas suspect de partialité, l'a fort bien remarqué. Qui n'admirerait la *Satire de mon esprit*³ ? Les détails sont neufs, ingénieux, piquants ; mais le fond, l'idée mère, l'idée féconde de l'ouvrage, c'est à dire l'examen de conscience du satirique si je puis m'exprimer ainsi — qui le refusera à Horace ? Le *Dîner ridicule*⁴ est charmant par les détails ; Boileau ne peut toutefois en revendiquer le sujet. Il en est ainsi de ses meilleurs morceaux.

Si nous considérons Boileau émule d'Horace dans les épîtres, nous le trouverons encore bien éloigné de son modèle et cela se conçoit. Le charme d'une épître c'est le naturel, l'abandon, l'impromptu en quelque sorte : l'art ne doit pas y paraître. Et Horace le cache avec soin. C'est qu'avant d'être artiste, il est poète : Boileau ne l'est pas. Avec un vif sentiment du beau, avec sa haine d'un sot livre, avec toutes ses qualités il ne peut être regardé que comme un artiste merveilleux, un excellent acrobate qui se joue avec aisance des difficultés de la versification. C'est de l'art et un grand art — mais

*Quid leges sine moribus
Vanae proficiunt ?*⁵

a dit Horace. Que sert l'art sans le génie ? pourrais-je dire à mon tour en traduisant librement. Aussi les épîtres de Boileau ont-elles une allure lourde et gênée qui traduit les angoisses du versificateur. C'est là que le bât blesse. Il l'a senti lui-même lorsqu'il écrivait à Racine que les transitions étaient à son sens ce qu'il y avait de plus difficile en poésie⁶. En effet, comme M. Nisard⁷ le fait judicieusement remarquer, il est plein de *dira-t-on, diras-tu, on me dira peut-être, direz-vous, dis-je, dis-tu*, etc. ; il est mal à l'aise, il se tourmente pour passer d'une idée à l'autre, et, à bon droit ce coup-ci les Athéniens auraient reproché à ses épîtres de sentir l'huile⁸.

²Il ne s'agit pas de Charles Nisard, spécialiste de littérature des XVI^e et XVII^e siècles, surtout connu aujourd'hui par ses études sur l'argot parisien, mais de son frère Désiré Nisard (1806–1888), contempteur des romantiques, d'Hugo et de Dumas en particulier, et qui prônait l'imitation des anciens à l'exemple de Boileau. (N.D.É.)

³Boileau, *Satire IX*, où Boileau s'adresse à son esprit, qui lui répond. (N.D.É.)

⁴Boileau, *Satire III*, inspirée par Horace, *Sat.* II, 8 et par Mathurin Régnier, *Satire X*. (N.D.É.)

⁵Horace, *Carm.*, III, XXIV, 35–36. « À quoi servent les lois ? vaines sans les mœurs (...) » (N.D.É.)

⁶Lettres à Racine.

⁷*Études sur le décadence latine*.

⁸Écho au reproche fait à Démosthène, rapporté par Plutarque (*Préceptes politiques*, ch. 6), de *sentir l'huile*, c'est-à-dire l'huile de la lampe qui éclairait les longues veillées durant lesquelles il polissait ses discours. (N.D.É.)

Que dire maintenant sur les régents du Parnasse ? de régent, il n'y en a qu'un d'abord : c'est Boileau. Horace rirait bien de nous voir prendre son *Épître aux Pions* pour un *Art poétique* et des conseils tout personnels pour un code de bon goût ! Il avait trop de bon sens pour se mettre en tête une pareille fantaisie. *Mon ami*, se serait-il dit si elle lui était advenue, *tu as besoin d'ellébore !* Et tous les auteurs de poétiques en auraient besoin aussi. Sans doute, *l'Art poétique* de Boileau renferme des avis judicieux, surtout quand ils sont traduits d'Horace. Je ne chercherai pas si les bévues n'équilibrent pas les bons conseils ; je ne ferai pas remarquer tout ce qu'il y a de plaisant à voir Boileau nous donner la recette d'une épopée aussi gravement que celle d'un madrigal.

Une toute petite remarque. Qu'est-ce que ces règles immuables que nous dicte Boileau ? D'où viennent-elles ? Qui les lui a révélées ? Quelle en est la provenance ? Sont-elles arbitraires ? Je les rejette. Sont-elles dans la nature ? De quoi se mêle-t-on ? Le génie ne saura-t-il pas les trouver lui-même ? Sophocle a observé les trois unités avant qu'Aristote les ait proclamées ; Racine n'aurait-il pas été pur sans que Boileau ait défini la pureté ? À qui donc serviront toutes ces règles entassées dans cet *Art poétique* ? À la médiocrité — et de la médiocrité, on s'en passe.

Il me resterait à comparer Boileau poète lyrique à Horace poète lyrique, Boileau fabuliste à Horace fabuliste ; mais je crois que les plus fanatiques sectateurs de Boileau reconnaîtront sans discussion l'infériorité de *l'Huître et les Plaideurs* et surtout de la pindarique et légendaire *Ode sur la prise de Namur* ; s'ils en doutent, qu'ils la lisent sans dormir.